

LE VOYAGEUR

MODERNE.

Cet ouvrage se trouve encore :

A PARIS,

Chez { DELAUNAY, libraire, } au Palais-Royal.
 { PONTIEU, *idem*, }
Et à { Angoulême, — TREMEAU et comp.
 { Bordeaux, — LAWALLE et NEVEUX.
 { Marseille, — CAMOINS frères et MASVERT.
 { Lyon, — BOHAIRE, MANEL.
 { Rouen, — FRÈRE aîné.
 { Toulouse, — VIEUSSEUX aîné.

*Sous - presse pour paraître chez les mêmes
Libraires :*

Histoire comparée des systèmes de la philosophie,
par M. le baron de GERANDO, Conseiller d'État ; deuxième
édition, revue, corrigée et augmentée. — 4 vol. in-8°.
Prix : 28 francs.

OEuvres choisies de M. CAMILLE JORDAN, contenant
ses Discours au Conseil des Cinq-Cents et à la Chambre
des Députés ; ses écrits politiques sur divers sujets ; ses
Mémoires littéraires et philosophiques, etc. ; enfin sa
correspondance avec différens personnages marquans,
notamment avec Napoléon Bonaparte et madame de
Staël ; ses traductions, pensées, poésies, etc. Ces divers
écrits sont pour la plupart inédits. Précédées d'une Notice
biographique sur sa vie ; ornées de son portrait, de la
gravure du monument qui lui est élevé par les membres
des deux Chambres, et d'un *fac simile* de son écriture.
Publiées par son ami intime, le baron de GÉRANDO, de
l'Institut de France. Ces œuvres auront quatre volumes
in-8°, et seront incessamment mises en vente par volumes
séparés. — Le prix, pour les souscripteurs, est de 7 fr.
par volume. Passé la publication du premier volume,
chacun d'eux sera de 8 francs.

IMPRIMERIE DE DENUGON.



N.^o Ministre du Pacha de Tripoli.

LE
VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821.

Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR M^{me} ELISABETH DE BON.

TOME PREMIER.



PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N^o 30.

ET A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1821.

228-5367

LE VOYAGEUR

MODERNE.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

EN NORWÈGE ET EN LAPONIE,

Fait dans les années 1806, 1807 et 1808, par
M. LÉOPOLD DE BUCH; traduit de l'allemand
par J. B. B. EYRIÈS.

*Golfe de Kiel, Paquebot et arrivée à
Copenhague.*

L'AUTEUR s'embarqua à Kiel le 16 juillet.
« Tous les passagers, dit-il, se réunirent
» à bord du paquebot; c'était un mouve-
» ment général, une activité, une confusion
» intéressante. De tous côtés on entendait
» des chants, tout respirait la joie. Un vent

» favorable enflait les voiles. Kiel, le châ-
 » teau, la promenade, les villages passèrent
 » devant nous avec rapidité; une heure
 » après notre départ, nous étions hors du
 » golfe de Kiel. En entrant dans la haute
 » mer, le balancement et les mouvemens
 » du navire qui devenaient plus forts, abat-
 » tirent graduellement la voix des chanteurs.
 » Chacun chercha la place où il devait pas-
 » ser la nuit, afin de résister plus facile-
 » ment à une impression nouvelle pour le
 » plus grand nombre. »

Après une heureuse traversée de qua-
 rante-neuf heures, l'auteur arriva à Copen-
 hague, et mouilla devant la douane. Des
 maisons de campagne, situées au milieu
 de bocages et de jardins, bordaient le ri-
 vage, en face s'étendait la ville avec ses clo-
 chers; le château de Fredricsberg la do-
 minait.

Peu de villes d'Europe ont, dans ces der-
 niers temps, essuyé comme Copénhague
 les plus rudes coups du sort. L'auteur vit
 les traces du funeste incendie qui, en 1794,
 dévasta une grande partie de cette cité. Le

palais de Christiansbourg était encore en ruines, et le bombardement des Anglais, en 1807, a fait à Copenhague et à tout l'État une blessure bien plus affreuse, et qui d'âge d'hommes ne pourra se guérir. Copenhague est déchu de ce degré de splendeur auquel il s'était élevé. Depuis l'attaque des Anglais, cette ville n'est plus la capitale du seul État de l'Europe qui se fût maintenu en paix; ce n'est plus le port où se faisait tout le commerce du Nord.

Au milieu de ces désastres, un génie tutélaire semble avoir veillé sur les objets consacrés aux sciences; placés tout près des plus grands dangers, ils ont tous échappé à l'incendie, comme s'ils eussent été incombustibles. La bibliothèque royale subsiste seule auprès des murs déserts de Christiansbourg. Le beau musée de l'université est l'unique bâtiment et même l'unique salle qui s'élève au milieu de ruines sans nombre. Les flammes ne se sont point étendues jusqu'à Rosembourg et à Améliembourg, où elles eussent détruit tant de trésors.

Copenhague est bien bâti; la plupart

des rues ont des trottoirs en dalles de granit d'une dimension considérable, et plusieurs ruisseaux sont bordés de la même manière.

Le voyageur resta peu de jours à Copenhague, parce que la saison s'avancait; qu'il n'avait pas de temps à perdre pour aller visiter les montagnes de la péninsule scandinave, et qu'il lui tardait d'arriver à Christiania.

Christiania.

Après cinq heures de marche dans une fort bonne diligence, l'auteur arriva à Elsenieur; il fut frappé du coup-d'œil magnifique dont on jouit du haut de la colline qui domine cette ville. Il est impossible de rien voir de plus beau et de plus imposant. La mer est couverte de voiles, les navires sont dans un mouvement continuel pour entrer dans le détroit ou pour en sortir. Le château de Crovenbourg présente au loin ses tours et ses remparts, de la manière la plus pittoresque. Mais ils s'abaissent bientôt et disparaissent entièrement comme

si la terre les eût engloutis. Il y a dans cette scène si variée et si animée, quelque chose qui tient du prestige de la magie. En poursuivant sa route on est bien prévenu en faveur du pays. On ne voit pas de villages, mais toute la campagne est couverte de métairies, la plupart considérables, bien bâties, et pittoresquement placées sur le penchant des collines. D'un autre côté, l'œil aperçoit fréquemment, dans le lointain, de petites baies prolongées, et les îles nombreuses qui bordent la côte.

Fredricstad est une petite ville sans industrie, mais une des meilleures places fortes du royaume. Les navires viennent mouiller sous ses remparts.

Au milieu de la ville de Moss un fleuve assez fort se précipite, en écumant, de rochers en rochers, et met plusieurs roues en mouvement. Tout près du rivage du golfe de Christiania, il fait encore agir les soufflets d'une fonderie de fer. Une quantité prodigieuse de planches est entassée à Moss, auprès de vingt moulins à scie, que

la chute d'eau fait mouvoir avec un fracas assourdissant. En sortant de cette ville, on entre dans une forêt de sapins très-élevés ; et l'on a vu d'un coup-d'œil ce qui nourrit et enrichit toute la Norwège méridionale, les planches et le fer.

Trois milles avant d'arriver à Christiania, la route passe par des vallées profondes et des montagnes escarpées, l'auteur l'a parcourue par une superbe matinée d'été, ce qui ajouta à la beauté du coup-d'œil offert par les environs de Christiania. Cette ville, placée à l'extrémité d'un golfe, s'étend au loin dans la plaine, où ses extrémités forment des masses divergentes qui se prolongent à perte de vue, au milieu de métairies et de maisons de campagne. Tout est habité, tout est vivant. On aperçoit des navires dans le port, derrière les jolies petites îles dont le golfe est parsemé, et dans le lointain d'autres encore. Les montagnes à pente roide qui s'élèvent en amphithéâtre à l'horizon, et bornent le paysage à l'ouest, appellent par leurs magnifiques contours le pinceau d'un Claude Lorrain.

On trouve un paysage semblable à celui-là , auprès de Genève , en portant ses regards vers le Jura. Mais le lac de Genève n'est pas , comme le golfe de Christiania , parsemé d'îles , on n'y voit pas cette forêt de mâts , et nombre prodigieux de navires et de bateaux à la voile. A Christiania se trouvent réunies , par un mélange singulier , l'impression que produit une nature grande et majestueuse , et la satisfaction que font naître l'activité et l'industrie des hommes.

Christiania doit la prérogative d'être la capitale de la Norwège , non à sa population , puisque celle de Bergen est du double plus forte , mais à sa sphère d'activité , qui s'étend sur la plus grande partie du royaume et qui est une suite de sa position ; elle la doit , à la sociabilité , à la politesse et à l'instruction de ses habitans , ainsi qu'à leurs liaisons nombreuses avec la capitale de la Monarchie , et avec les pays étrangers.

Christiania est une des villes les plus belles et les plus riches de ces contrées. Ses rues larges , biens alignées , se coupent

presque toutes à angles droits, ce qui donne à l'ensemble un air de régularité qui plaît. La plupart des maisons sont bâties en pierres; les maisons en bois sont presque toutes reléguées à l'extrémité des faubourgs. Le Norwégien, qui en descendant de ses montagnes, aperçoit tous ces bâtimens en pierres, admire cette magnificence sans pareille, car dans l'intérieur du pays elle lui est, en quelque sorte, inconnue. Il trouve involontairement aux maisons de Christiania un degré de luxe remarquable, il leur suppose une beauté intérieure qui y répond, et à ces idées, se joint naturellement celle d'un bien-être général, d'un commerce actif, et d'une prospérité constante.

Christiania n'est pas une ville dont toutes les parties se ressemblent : elle est partagée en plusieurs petites villes dont les limites peuvent se déterminer avec assez de précision, et qui diffèrent toutes par la position, la forme et le nombre des maisons, les professions et la manière de vivre des habitans. Cette particularité, qui ne sur-

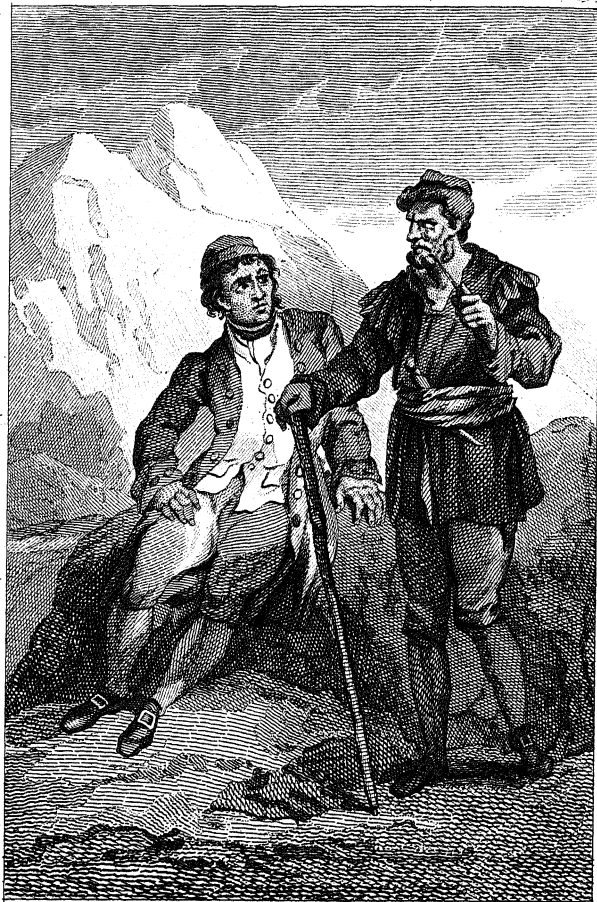
prend pas dans les grandes cités, paraît étrange dans une ville comme Christiania; on y distingue notamment la partie qui s'occupe du commerce de terre, de celle qui s'adonne au commerce maritime.

Les rues qui vont en montant depuis le port, et qui y touchent immédiatement, sont habitées par les capitalistes, les négocians, les armateurs, et les employés du Gouvernement; ils trouvent dans cette partie, plus d'espace pour étendre leurs maisons. Il en résulte plus de tranquillité dans les rues, souvent même une absence complète de mouvement. On appelle cette partie le beau quartier (Quartal) et l'on regarde généralement ce qui en vient comme plus riche, mieux élevé, et plus poli que tout ce qui habite le reste de la ville.

Il y a plus de mouvement dans la partie contiguë à la campagne, les maisons y sont pressées; on tire parti du plus petit espace de terrain. Tout ce qui arrive de l'intérieur est obligé de passer par là; les ouvriers, les marchands qui veulent vendre des objets de leur commerce aux ha-

bitans de la campagne, se rapprochent d'eux; des enseignes sans nombre, des étalages multipliés, appellent les acheteurs. C'est dans ce quartier, que l'on reconnaît l'activité et l'étendue des relations de Christiania avec l'intérieur du pays. Et quand on se trouve dans cette ville un jour de marché, qui a lieu une fois par semaine, ou lors de la foire annuelle, ou pendant l'hiver, époque des grands rassemblemens, on est tenté de croire que des nations diverses s'y donnent rendez-vous. Les Suédois, les Danois, les Norwégiens, n'offrent pas entre eux plus de diversité que les habitans des vallées, qui à la foire annuelle affluent de toutes parts à Christiania. C'est ~~un coup-d'œil extrêmement intéressant pour un étranger qui visite la Norwège.~~

Plusieurs jours avant le 13 janvier, époque de la foire annuelle, la ville se remplit de paysans de tous les cantons. On voit dans les rues des figures que l'on n'y a pas encore aperçues. Le fort et vigoureux habitant du Guldbrandsdal, vêtu de son long habit du dix-septième siècle, et la



Norwégiens